Labyrinthe

33 | 2009 (2)

« Patates chaudes » : poétique, savoirs, politique

Éditorial

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4023>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4023

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 23 octobre 2009

Pagination : 7-8

ISBN : 978-2-7056-6976-8

Référence électronique

« Éditorial », *Labyrinthe* [En ligne], 33 | 2009 (2), mis en ligne le 26 octobre 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4023>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Propriété intellectuelle

Éditorial

- 1 Après la dernière livraison de notre revue sur « Le petit théâtre intellectuel », qui était très architecturée, et composée pour l'essentiel de courtes interventions, *Labyrinthe* prend cette fois un parti tout différent : celui de l'assemblage, comme autre expérience du savoir. Il y a donc dans le présent numéro un effet de montage, qui articule trois longs textes divergents et de statuts hétérogènes : la première traduction française, par Laurent Ferri, de l'introduction du célèbre ouvrage de Hayden White, *Metahistory* (1973) ; une robuste enquête, que signe François Rastier, sur la poétique nazie de la philosophie heideggérienne une élaboration théorique sur les rapports entre discours, littérature, politique et apolitique sous forme d'un « trilogue » entre les directeurs de la rédaction. Chacun de ces articles peut être lu indépendamment ; les lecteurs trouveront une notice de présentation au début de chaque texte.
- 2 Nous revendiquons l'assemblage, qui n'est pas la simple juxtaposition des « nouvelles », ni la pseudo-coordination de monographies autour d'un thème plus ou moins lâche. Les trois articles de ce dossier s'inscrivent dans un même espace, que dessinent les interactions entre trois instances : la poétique, les savoirs, la politique. Chaque texte envisage à sa manière ce triangle, privilégiant tel ou tel côté, telle ou telle relation. Mais tous sont traversés par deux enjeux communs. L'un est l'attention extrême au langage dans la production épistémique et théorique ; l'autre est une méditation en acte sur la catégorie du « débat d'idées ». Il est clair que la recherche dans les sciences humaines et sociales, que les interrogations émergentes en philosophie, ou qu'un certain verbiage politique sont actuellement mis sous le signe malheureux d'un mépris du langage. L'urgence de l'action, le rêve d'un grand retour à l'ordre (universitaire, entre autres), les fantasmes de Restaurations (de la Vérité, du Concept, etc.), la paresse méthodique (les *seventies* sont terminées : *business as usual, please !*) ont pour corrélat grandissant la vaine et absurde proclamation d'une omission de la parole, des discours. Si tel est le courant, nous allons à son encontre. On ne nous fera pas prendre la revendication du réalisme (fût-il spéculatif, comme le tentent certains métaphysiciens) pour le réel même. Si nous voulons parler des « faits », de « ce qui est », de « la vie », nous devons revenir sur nos propres manières de parler. En suite de quoi seulement pourrait avoir lieu une rénovation. Le *linguistic turn*, admettons qu'il existât, devrait bien être un tournant dans un cheminement plus ample. Quant au « débat d'idées »,

généralement travesti en un choc phraséologique ou des séries d'oukases émises par des « autorités », il mérite d'être revivifié. Les propositions ambitieuses de White n'ont pas tellement suscité de réactions parmi les historiens français ? Raison de plus pour remettre le couvert aujourd'hui. L'analyse du « langage-Heidegger », tentée à nouveaux frais, revient sur une question « bien connue » et « qu'il ne faudrait plus poser » ; et pourtant... La « conversation » entre trois d'entre nous est l'occasion, contradictoire, de reconfigurer le débat sur les fins et les marges du politique dans notre contemporain, prétendument « apolitique » ou « radicalisé ». Ces textes suggèrent, ils affirment, ils interrogent. Il serait faux de dire que les analyses que nous publions ont fait l'objet d'un consensus même au sein de la rédaction. Bien sûr, nous nous sommes réciproquement signifiés notre véhémence habituelle. Ce fut bon signe, la marque de controverses qui s'ouvraient, et dont la puissance durerait plus que la brièveté d'une altercation. Il nous a semblé enfin, comme l'indique notre titre, que ces problèmes relevaient de l'excellent jeu dit de la patate chaude¹. Voilà, nous avons lancé : qui rattrapera maintenant la patate ?

NOTES

1. Pour faire plus savant, nous avions envisagé un titre latin, comme *De caldis malis terrae*, histoire de donner un peu plus de pompe au propos. Allez savoir pourquoi, nous en sommes restés au français.